

Compte Rendu de l'audition

Artiste et philosophe enseignant à la Haute École des Arts du Rhin à Strasbourg, Ludovic Duhem a suivi un parcours marqué par une bifurcation précoce entre les sciences — il se destinait initialement à l'océanographie de grande profondeur — et les arts plastiques. Sa pensée s'est structurée autour de la philosophie de **Gilbert Simondon** (penseur de l'individuation) et de la **mésologie** (étude des milieux), deux piliers qui lui ont permis de lier organiquement l'art à l'écologie.

Sensibilisé très tôt aux enjeux environnementaux par l'engagement militant de sa mère contre le nucléaire, il défend aujourd'hui une écologie sociale qui dépasse le simple cadre scientifique pour devenir une pratique constitutive de nos modes d'existence. Cette approche se concrétise notamment dans ses « **conférences situées** », un cycle à la croisée de l'art et de la philosophie où l'artiste s'adresse à une entité naturelle ou artificielle, *in situ* et sans public (les citoyens sont interpellés au moment de la diffusion, à proximité, en centres d'art et musées par exemple, ou en accès libre en ligne). La démarche permet parfois de révéler **les contradictions des lieux que nous occupons**.

L'art comme travail de fond sur la sensibilité

Face à la crise écologique, Monsieur Duhem identifie deux réponses possibles de l'art : une vision pessimiste pointant un marché bourgeois et capitaliste déconnecté, et une vision plus optimiste où l'art agit comme un travail de fond sur le long terme. S'appuyant sur les thèses de Baptiste Morizot, il affirme que nous traversons une **crise de la sensibilité** ; c'est l'absence de lien sensible avec le vivant qui empêche la mobilisation. **L'art** ne transforme pas le monde de manière immédiate, mais il permet de **déplacer le regard**, de **proposer de nouveaux récits** et de créer de **nouveaux imaginaires**. Il permet de sacraliser des liens avec le territoire, à l'image des artistes du XIXe siècle qui ont permis la création de la **première réserve naturelle à Fontainebleau**.

Cette volonté de restaurer un lien sensible s'incarne aujourd'hui dans des démarches comme la « **médecine castor** ». Portée par des artistes comme Suzanne Husky, cette pratique consiste à imiter les techniques que les **castors** déploient pour aménager leur habitat le long des rivières. Par la création de barrages artisanaux qui imitent le génie des castors, **des communautés de bâtisseurs** ne se contentent plus de dépeindre la nature : **elles s'y impliquent physiquement pour en restaurer la vitalité et réhydrater les sols**. Pour Monsieur Duhem, c'est l'exemple type d'un art qui **renouvelle notre perception** tout en agissant concrètement sur la résilience des territoires.

Le sensible et l'attachement comme moteurs de l'engagement écologique

Le ressort profond et décisif de l'action écologique réside dans **l'attachement**, car **l'absence de sensibilité conduit inévitablement à l'indifférence**. Monsieur Duhem soutient que **nous ne sommes capables de défendre véritablement que ce que nous connaissons intimement**. Cette protection s'exerce d'autant plus naturellement qu'elle concerne des éléments dont les caractéristiques physiques nous rappellent celles de nos propres enfants, à l'instar d'un panda avec ses grands yeux. À l'inverse, il est bien plus difficile de se mobiliser pour des espèces moins familières, comme les moustiques ou les vers de terre. **En replaçant le sensible au cœur**

de la relation, l'attachement transforme la nature en un membre de la communauté dont la préservation devient alors une évidence.

L'Éco-technologie : Penser la technique au-delà du mythe de l'Arcadie

L'une des contributions de Monsieur Duhem réside dans son analyse du concept d'**éco-technologie** (ou techno-écologie), qui refuse l'opposition binaire entre nature et technique. Pour lui, il est **absurde de vouloir mettre la technologie entre parenthèses** : l'activité humaine a déjà irréversiblement modifié la planète, de l'espace orbital jusqu'à la composition biologique profonde des corps et des milieux. En ce sens, **l'Arcadie n'existe pas** ; il est vain de romantiser notre rapport au monde en espérant un retour à une nature sauvage et pure. Nous vivons dans un **monde intégralement anthropisé** où le vivant et l'artificiel sont désormais indissociables.

Loin du solutionnisme technologique passif, Monsieur Duhem appelle à un effort de réflexion : il s'agit de **penser la technologie pour transformer notre rapport à l'écologie**, et non l'inverse. La technique ne doit pas être un pansement, mais un outil de conscience. Cette approche permet de révéler **l'interconnexion invisible des milieux** : à Marseille, par exemple, beaucoup ignorent que leur eau dépend directement de la fonte des glaces des Alpes via la Durance.

De plus, en intégrant des outils de pointe, par exemple pour détecter les nanopollutions invisibles, l'éco-technologie propose un **nouveau récit sur l'origine de nos ressources**. Elle nous force à reconnaître notre dépendance absolue aux cycles naturels, transformant ainsi une maîtrise technique froide en une vigilance sensible et située.

L'art comme bouclier pour protéger le vivant ?

Un levier stratégique majeur réside dans le **statut de l'œuvre d'art**. En Occident, **nous avons sacralisé la culture au point de lui donner une valeur supérieure à celle du vivant**. Nous sommes prêts à mobiliser des moyens immenses pour restaurer un monument comme Notre-Dame de Paris, mais beaucoup moins pour un milieu naturel dégradé.

L'art pourrait alors devenir un **levier juridique stratégique** pour **pallier ce paradoxe de notre culture**. L'idée serait de conférer à une parcelle le statut d'œuvre ou de patrimoine, afin de lui offrir une protection juridique plus robuste que celle d'un simple espace naturel.

Cette approche s'enrichit d'un dialogue avec les **cosmogonies non occidentales** (Océanie, Guyane...) et les **savoirs des peuples autochtones**, pour qui la sauvegarde des terres passe souvent par leur caractère sacré. Ce lien avec l'art permet de proposer de **nouveaux récits** où la préservation ne repose plus seulement sur la gestion technique, mais sur **l'attachement sensible et symbolique**.

Pour une écologie sociale et éducative

Le « mot de la fin » de Monsieur Duhem porte sur **l'indissociabilité du social et de l'écologie**. Il dénonce la « double peine » des populations les plus précaires, qui sont les premières victimes de la dégradation des milieux tout en étant souvent contraintes d'y travailler (dans les mines d'extraction de lithium ou autres). **Toute transition doit donc bénéficier en priorité aux plus vulnérables**.

La transition doit également passer par une pratique éducative renouvelée : il plaide **pour que l'école « s'emboissonne »**. L'école buissonnière ne doit plus être une exception mais devenir une pratique pédagogique majeure pour rétablir un **lien direct, physique et sensible entre les jeunes et leur milieu de vie**.